Serge GRUZINSKI, *Conversation avec un métis de la Nouvelle-Espagne*

Paris, Fayard, coll. « Histoire », 2021, 286 p.

Carmen Bernand

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/64684>

DOI : 10.4000/assr.64684

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 4 décembre 2021

Pagination : 288-290

ISBN : 9782713228735

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Carmen Bernand, « Serge GRUZINSKI, *Conversation avec un métis de la Nouvelle-Espagne* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 196 | octobre-décembre 2021, mis en ligne le 01 décembre 2021, consulté le 13 février 2022. URL : <http://journals.openedition.org/assr/64684> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.64684>

Ce document a été généré automatiquement le 13 février 2022.

© Archives de sciences sociales des religions

Serge GRUZINSKI, *Conversation avec un métis de la Nouvelle-Espagne*

Paris, Fayard, coll. « Histoire », 2021, 286 p.

Carmen Bernand

RÉFÉRENCE

Serge GRUZINSKI, *Conversation avec un métis de la Nouvelle-Espagne*. Paris, Fayard, coll. « Histoire », 2021, 286 p.

- 1 Depuis des décennies, Serge Gruzinski explore les voies et les modalités de la première mondialisation moderne ibérique (xvi^e-xvii^e siècles). Son dernier livre porte sur un chroniqueur peu lu, sans doute parce qu'il est vu par l'historiographie contemporaine comme un « collaborateur » des nouveaux conquérants du Mexique. Le personnage est bien plus intéressant que ce jugement hâtif. Diego Muñoz Camargo est un « Américain de la Renaissance », né vers 1530 et mort en 1599 – en espagnol, le terme d'Américain n'est pas réservé aux seuls citoyens des États-Unis. Sa mère est « naturelle » de Tlaxcala, une Indienne donc auprès de laquelle Diego semble avoir peu vécu. Son père est un Espagnol de la première heure qui a participé aux événements capitaux qui ont poussé Tlaxcala à prendre le parti des conquistadores contre Mexico et le Seigneur Moctezuma, une alliance politique qui a rendu possibles la victoire d'Hernán Cortés et l'émergence de la Nouvelle-Espagne. La colonisation ibérique de l'Amérique n'est pas seulement une affaire de « race », comme on le répète souvent à tort, mais de rang. Il n'y a pas que des pauvres, des laissés pour compte, des travailleurs de la terre, bref, des vaincus. Diego possède un bagage culturel non négligeable, et les références à ses lectures montrent qu'il appartient aussi au monde de la Renaissance dominé par le néo-platonisme. Il rédige ses textes en castillan, qu'il domine parfaitement, et parle aussi parfaitement la langue mexicaine : il sera l'interprète d'une ambassade d'Indiens tlaxcaltèques se rendant à Madrid entre 1584 et 1586, afin de remettre à Philippe II un document important.

- 2 Cet ouvrage, à la fois très érudit et accessible aux non-américanistes, analyse les conséquences du désenclavement du monde moderne par la découverte du continent américain, à partir d'un individu, originaire d'un lieu qui fut capital dans la réussite de la Conquête, à savoir la cité de Tlaxcala, tissant ainsi des liens entre le local et le global. Le récit est présenté sous la forme originale d'un dialogue entre l'historien du XXI^e siècle et Diego Muñoz Camargo, le métis éclairé et puissant de Tlaxcala, au XVI^e siècle. Un tel procédé se justifie par le style même du chroniqueur, puisque son « Histoire » est l'élargissement de sa « Description de la ville de Tlaxcala », rédigée dans le cadre de la grande enquête statistique et descriptive lancée par Philippe II sur toutes les villes d'Amérique, les *Relaciones Geográficas de Indias*. Diego contribue à ce projet colossal et sans égal. Ses informations se veulent précises et s'ajustent aux rubriques du questionnaire général ; même si la rédaction est soignée et non dépourvue d'images suggestives, ses informations sont sobres, contrairement aux envolées littéraires des *Commentaires Royaux des Incas*, rédigées par l'Inca Garcilaso de la Vega, métis lui aussi et son contemporain (Carmen Bernand, *Un Inca Platonicien. Garcilaso de la Vega, 1539-1616*, Fayard, 2006). Rien que cette rapide comparaison montre la diversité culturelle, sociale et psychologique de cette nouvelle catégorie d'hommes, les métis éclairés, issus généralement (mais pas toujours) d'un père espagnol et d'une mère indienne, à l'aube de la Conquête.
- 3 Contrairement à ce qui s'est passé ailleurs dans le Nouveau Monde, Tlaxcala a été récompensée pour son soutien indéfectible aux hommes de Cortès : la Couronne lui a accordé le droit d'avoir des gouverneurs indigènes. En tant que sang-mêlé, Diego est exclu de ces honneurs, mais, en homme avisé, il épousera une dame de la noblesse indigène préhispanique, ce qui facilitera son insertion dans la cité. Il deviendra un éleveur de chevaux et de bovins, c'est-à-dire un des premiers propriétaires terriens jouissant de ses *latifundia*, un homme moderne puisque l'élevage à grande échelle n'existait pas dans les temps anciens. Ce système ne sera aboli qu'au XX^e siècle par la Révolution agraire mexicaine. Son aisance financière, ses dons pour le commerce, son intelligence et le maniement courant des langues lui vaudront un statut élevé.
- 4 Diego a encore connu dans son enfance les derniers soubresauts du paganisme mexicain et du sacrifice humain. Expérience terrifiante pour un garçon de sept ans, à qui d'ailleurs on confie l'éducation religieuse d'un groupe d'indiens arrivés de la Floride avec Cabeza de Vaca. Diego leur fait réciter le *Pater Noster* et l'*Ave Maria*, avant leur baptême. L'histoire préhispanique qu'il entreprend est encore présente dans la mémoire. Il commence son récit par les origines des Tlaxcaltèques. Travail très ingrat car beaucoup de textes (les codex anciens) ont été détruits. Selon la tradition, cette population serait venue du Ponant – dans ce sens, il coïncide avec les interprétations scientifiques actuelles, même si le lieu reste vague. Le chroniqueur jésuite Acosta est plus concret puisqu'il précise que les Indiens d'Amérique sont originaires de l'Asie. La question des origines des peuples non nommés dans la Bible est un enjeu considérable pour l'Église catholique. Ces hommes, les ancêtres maternels de Diego, partagent avec les autres groupes ethniques de la région une même physionomie, des coutumes, des jeux, des danses similaires, et tous consomment le tabac et le piment. Ils font d'ailleurs partie de la Création. Après la traversée difficile d'un détroit (non localisé), les ancêtres des Tlaxcaltèques et des autres groupes Nahuatl, comme les Aztèques, séjournent dans la matrice minérale des Sept Cavernes. Cette « autochtonisation » parachève leur essence et chaque lignage quitte cet endroit pour aller en quête d'une terre et s'y

installer. Diego décrit la longue marche de ses ancêtres avant de se poser à Tlaxcala. Mais d'autres populations habitent sur cette terre convoitée. À l'appui de son récit, dont les détails sont passionnants, le chroniqueur décrit minutieusement les vestiges archéologiques encore visibles à la fin du ^{xvi}^e siècle. Il ne se place pas dans le flou des mythes et des « on dit », mais dans le concret, car il est féru d'« antiquités » comme le sont les antiquaires espagnols de l'époque, tel l'érudit Ambrosio de Morales. Évitant autant que possible les « fables », teintées nécessairement d'idolâtrie, il insiste sur la matérialité des ruines archéologiques, décrites, et mesurées.

- 5 Le thème de la religion a une place importante dans l'*Historia de Tlaxcala*. Elle se déroule le long de cinq chapitres au contenu divers. En effet, ce qui ressemble à un inventaire surréaliste puisqu'on y trouve l'idée de Dieu, le culte des volcans, la peur des éclipses, la musique, la transe, les boissons, les visions, le tabac, les calendriers, les temples et leurs desservants, les cycles, les heures du jour... n'a rien à voir avec la distinction classique entre le profane et le sacré, puisque ces pratiques imprègnent la société tout entière. Perdu dans le bric-à-brac de ce cabinet de curiosités, le paganisme n'est pas vraiment menaçant et se fond dans « les coutumes » et l'esthétique musicale et festive. De toutes façons, un principe unique régit ce foisonnement : Diego christianise les Anciens en insistant sur le rôle du démiurge, « artisan universel de toutes les choses créées ».
- 6 Le lecteur sera sans doute frappé par la description du massacre de Cholula que Diego justifie sans états d'âme, comme une nécessité voulue par Dieu, triomphant de Quetzalcoatl (p. 214).
- 7 L'opacité du personnage, mise en relief par le biais du dialogue avec Serge Gruzinski, constitue un des atouts de ce livre. Pour ma part, je trouve d'un grand intérêt les longues références de Muñoz Camargo à ses activités commerciales en tant qu'éleveur de bovins et de chevaux. Répétons que ce qui perçu aujourd'hui comme une activité traditionnelle est dans la deuxième moitié du ^{xvi}^e siècle une entreprise moderne puisque l'élevage n'existait pas à l'époque préhispanique. Le bétail suppose une restructuration de la terre et des relations de pouvoir particulières : dans les Amériques la création et la gestion des *latifundia* impliquent une véritable révolution dans les mœurs. Comme l'on a dit, au Mexique, ces propriétaires terriens ne disparaîtront (et encore) qu'au ^{xx}^e siècle ; toutes les relations avec les communautés agraires indigènes ont été bouleversées par cette activité. Diego fait donc partie de ce bouleversement majeur, tout en étant un homme instruit, qui fait entrer l'histoire du Mexique, et de son terroir en particulier, dans la grande histoire classique du Vieux Monde, celle de Plutarque ou des grands conquérants comme Alexandre. Il évite tout jugement personnel : « Les secrets de Dieu sont impénétrables. Laissons-le de côté et contentons-nous de Lui adresser nos louanges et notre gratitude éternelle » (p. 259).
- 8 Le paradoxe de Diego Muñoz Camargo serait qu'il ne se reconnaît pas dans le passé de Tlaxcala « dont il se rapproche autant qu'il peut » (p. 247). Sur ce dernier point, je me permettrai une suggestion. Dans l'édition consultée par Serge Gruzinski, une citation de Platon (*Lettres*, livre IX) est mise en exergue : « L'homme n'est pas né que pour lui-même mais aussi pour sa douce patrie et ses amis ». Dans le texte grec, « patrie » correspond à une notion que l'on peut traduire par « descendance patrilinéaire » ou lignée. Sans entrer dans le détail de l'histoire de ce concept, rappelons que « patrie » subit un changement sémantique significatif, notamment depuis la découverte de l'Amérique, un continent placé sous d'autres étoiles et climats, soumis donc à d'autres influences. La patrie ne peut plus signifier lignée car elle est liée au sol. Comme l'écrit le

grand historien espagnol José Antonio Maravall, « à chacun sa patrie parce que, en y naissant, il est façonné par sa nature (l'air), qui lui donne sa complexion et le nourrit comme une mère » (*Estado moderno y mentalidad social*, Revista de Occidente, 1972, I, p. 476). La patrie de Diego est donc Tlaxcala, c'est de ce lieu qu'il tire son essence, d'où l'importance qu'il accorde à son passé, à son histoire, aux racines, selon un procédé typique qui trouvera dès la fin du XVIII^e siècle son épanouissement. De ce point de vue aussi, Diego est un précurseur. Qu'il croie ou non aux dieux mexicains est secondaire. L'essentiel est l'ancrage de son monde dans un passé vénérable, celui des histoires nationales à venir.